

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 16

Artikel: Prédicateurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224537>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des choses et à se dire qu'il ne s'agissait que d'un mauvais quart d'heure à passer. La guerre, ça a été pourtant plus grave et plus déprimant que la crise...

Or, voilà maintenant que l'on supprime, un à un, tous les plaisirs. Il en faut cependant, que diable ! pour ne pas rendre neurasthéniques tous ceux qui souffrent de la dépression financière actuelle. C'est tellement vrai qu'on en vient à souhaiter des choses impossibles, hélas ! à réaliser : par exemple, de grandes réjouissances cinématographiques gratuites avec tous films gais, au programme.

Non, qu'on se le dise une fois pour toutes, ce n'est pas en supprimant la joie, qu'on viendra à bout de la crise. Au contraire... et le souvenir de Rabelais médecin est là pour nous le rappeler.

Aux maladies morales, comme aux souffrances physiques, donnons donc, dès maintenant, la gaité, pour remède, — une franche, une saine gaité, il va sans dire. *Rappel.*

ANECDOTES SUR A. BRIAND

A BRIAND était doux, bon et simple. *Paris-Soir* a raconté qu'il était un causeur étincelant. Il dînait, avant la guerre, fréquemment, chez le directeur du *Cri de Paris*, où la chère était exquise et la conversation animée. Il arrivait, pour le plus grand agrément des convives, que le Président avait à peine touché un plat quand survenait le suivant. S'opposant à ce qu'on les enlevât, M. Briand accumulait autour de lui les assiettes aux trois-quarts pleines de potage, de poisson et de volaille. On touchait au dessert quand le causeur, ayant terminé un récit captivant, s'apercevait qu'il n'avait pas dîné. Il se hâtait alors d'avaler les divers mets qu'on lui avait servi et dans un ordre plus ou moins orthodoxe.

— Vous vous abîmez l'estomac, se désolait la maîtresse de maison, vous mangez trop vite.

— La juste et cruelle punition de mon bavardage, répondait-il, n'est-elle pas de ne pas pouvoir savourer un peu mieux de si bonnes choses ?

Un fait moins connu : Un jour, dans une fête de village, M. Briand aperçoit, près d'un manège de chevaux de bois, un petit miséreux qui pleure à chaudes larmes. Il avance vers lui et lui dit : « Je parie que tu veux monter sur les chevaux de bois, mon petit ? Tends-moi tes mains. » Il les lui emplit d'une poignée de monnaie ; l'enfant sèche aussitôt ses larmes, se mouche et s'enfuit vers la pâtisserie voisine. C'était le fils du propriétaire du manège de chevaux de bois ; les affaires n'allaient pas et son père venait de le corriger d'importance en le traitant de fainéant, parce qu'il avait interrompu son travail, qui consistait à rester sur le manège pour servir d'entraîneur, et faire envie aux gamins de la localité.

Amitié. — La petite ville est en grand émoi : le fameux cirque Cornélius vient d'arriver. Le « clou » du cirque, c'est la cage où vivent toujours ensemble un lion et un mouton. In vraisemblable ! Un monsieur qui flâne devant les cages pose au propriétaire de la ménagerie quelques questions :

— Et... ils ne se querellent jamais ?

— Peuh ! fait sir Cornélius, d'un ton détaché, ils ne s'entendent pas toujours aussi bien qu'en ce moment... évidemment... Parbleu !... il y a à quelquefois de la brouille dans le ménage... un petit nuage passe.

— Ah ! ah ! et alors ?

— Alors ? Nous achetons un autre mouton !

QUATRE-VINGT-QUINZE !

*Chacun de nous, jeunes ou vieux,
S'instruit tous les jours davantage
Quand, sous l'éclat de mille feux,
Il contemple les étalages !*

*La ruse d'un malin vendeur
S'étale sur les étiquettes*

*Et je vous conseille... en douceur,
De mettre avant tout vos lunettes !*

*Ne confondez pas trente francs
Et vingt-neuf francs quatre-vingt-quinze !
On sait... mathématiquement
Qu'entre eux deux la distance est mince !*

*Oui ! mais, à l'œil, notre marchand
A compris toute l'importance
De présenter adroitement
La minuscule différence.*

*Les numéros sont si petits
Qui vous révèlent les centimes,
Que la cliente, en appétit,
N'aperçoit nullement la frime !*

*« Trente francs ! C'est cher ! Je m'abstiens !
Mais... vingt-neuf francs quatre-vingt-quinze,
A la bonne heure ! C'est... pour rien !
Trente francs ! Très bien... pour un prince ! »*

*Elle va, racontant partout
Qu'elle a fait certains bénéfices...
Que dans telle maison... surtout,
On s'impose des sacrifices.*

*De magasin en magasin,
D'un cœur léger, la ménagère
Court liquider son saint frusquin
Sous prétexte de bonne affaire !*

*Elle est aveugle sur un point :
Elle ne voit pas les centimes ;
Pour elle, ça ne compte point,
Ou ce sont là choses infimes !*

*Le truc est simple, mais encor'
Il fallait le trouver, Madame ;
Il rapporte des monceaux... d'or
Et nul, entre nous, ne le blâme !*

*Il vous fait croire au bon marché
Et dissout votre humeur morose ;
Qu'importe ce mignon péché :
L'illusion, c'est quelque chose !*

Georges Dubut.

La Patrie Suisse. — Les lecteurs de la « Patrie Suisse » du 16 avril visiteront avec M. Jean Nicollier le charmant vallon des Plans sur Bex, et sous la direction de M. Schubiger la station de Radio-Nations nouvellement installée. Citons encore une page sur les oiseaux de chez nous, une autre sur les anciens voiliers, une nouvelle inédite fort attachante de A. Vierne, et des actualités nombreuses : fête des camélias, commémoration de la bataille de Naefels, matchs divers, etc.

LES POIRES

A mon ami O. Diuste, qui, certes n'en est pas une !

L y a poires et poires, comme il y a fagots et fagots, chacun sait ça ! Laissons de côté les poires électriques, il y en a tant d'autres espèces depuis la minuscule « sept-en-gueule » en passant par la « culotte suisse » jusqu'à la majestueuse poire-livre, qui ne représente pas encore la race des géants dans l'espèce. Il y a entre la démocratie Louise-bonne et l'aristocratie Duchesse, la modeste poire-curé. On a chanté le temps des cerises, le pays où fleurit l'oranger, on peut avoir l'air ni figue ni raisin, toujours est-il que, si on n'est pas Vaudois pour des prunes, on sait au moins garder une poire pour sa soif ! Et puis, il y a les poires royales, telle celle de feu le bon roi bourgeois Louis-Philippe, que les caricatures de l'époque montraient, armé de son légendaire parapluie.

Un jour, passant devant la boutique d'un marchand de bris-à-brac, un de mes amis tombe en arrêt — j'allais dire comme une guêpe sur une poire — devant un charmant bibelot qui s'y était égaré, Dieu sait comment.

Il entre, demande le prix, mais, jugez de son ahurissement lorsque le marchand lui répond d'un air renfrogné : « Ça, ça, dépend de la poire... »

— Elle n'est pas encore assez blette, répond, furieux, mon ami en sortant.

Pourtant, le marchand avait cru tomber sur une bonne poire.

Mieux notée que sa cousine germaine la pomme, la poire, inoffensive, est inconnue des amateurs de notre jeu de cartes national, et cela témoigne en faveur de son tempérament paisible. Tenez, l'autre jour, entre la poire et le fromage, on me racontait l'histoire de deux amis qui, ayant trop imprudemment apposé leur signature

au bas d'un méchant bout de papier s'étaient trouvés dans l'obligation de désintéresser brusquement un prêteur obligeant. Voici le dialogue final :

— Ainsi, cette fois, tout est réglé, n'est-ce pas ?

— On peut dire que, comme au yass, tout est « poutzé » même les « pommes », c'est-à-dire les intérêts arriérés ?

— Parfaitement : il ne reste plus que les... poires !

— Vous voyez bien qu'il y a beaucoup d'espèces.

Et celle-ci, entendue un samedi matin, au marché, dans les rues de notre bonne capitale vaudoise : Une dame avise un « corbeillon » où sommeillait, dodue et proprette à souhait, une famille de superbes « beurrées ».

— Combien vos poires ?

— Tant la douzaine, et puis « ils » sont tendres comme du beurre.

— C'est rudement cher, surtout quand on voit combien il y en a sur les arbres et même dessous.

— Oh ! c'est rien, ceux-là, madame, faudrait encore voir toutes celles qui se tiennent tout autour...

Décidément, il y a poires et poires.

Fridolin.

Epreuve. — Un jour, à New-York, on vient prier Caruso d'aller chanter chez un milliardaire. Le cachet était plus qu'honorable. L'artiste prit donc rendez-vous, arriva chez e Crésus qui l'accueillit bien et lui dit :

— Vous êtes chez vous. Mettez-vous à l'aise. Remarquez bien que je suis votre seul auditeur avec mon chien que voici.

Et il désignait un gros « berger » qui montrait les dents.

— N'ayez pas peur, reprit le maître du lieu. Quoi qu'il arrive, chantez sans vous arrêter, jusqu'à la fin du morceau.

Caruso acquiesça au désir du bon payeur et il entonna un air de bravoure. Aussitôt le chien aboya furieusement. Le ténor, prévenu, ne se déconcerta pas et alla jusqu'au bout.

Alors son unique auditeur lui dit, tout joyeux :

— Voici mon chèque. Merci, homme admirable. Mon chien a l'habitude d'aboyer quand ma femme chante. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais cru que c'était à cause de la vilaine voix de cette créature, qui l'exaspérait ; mais évidemment, je me suis trompé, puisque vous avez produit le même effet. La preuve est péremptoire. Je vous remercie... pour ma femme !

Caruso eut la générosité de sourire et encaissa le chèque.

PRÉDICATEURS

VOUS connaissez l'histoire de ce jeune prédicateur débutant qui, devant une nombreuse assistance accourue pour entendre l'expression de son éloquence, monte en chaire et là, pris d'un trac intense, ne se souvient plus du tout du sujet sur lequel il devait parler. Il toussé, fait un signe, retousse, recommence et, incapable de se tirer de ce mauvais pas, sentant sa confusion s'accroître, il finit par déclarer : « Mes chers frères, pour mériter peut-être un jour, comme un de mes illustres prédécesseurs, le surnom glorieux de Chrysostome qui, comme vous le savez, signifie « bouche d'or » je condamne la mienne au silence, puisque la parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Une vieille histoire orientale rapporte qu'un prédicateur musulman, d'une paresse telle qu'il trouvait toujours un prétexte pour ne parler que le moins possible : la peur d'endormir son auditoire quand il faisait chaud, la hâte que celui-ci avait de rejoindre la table de famille les jours de fête, etc., monta un jour en chaire et, s'adressant ainsi à son public :

— O mes fidèles, savez-vous ce que je vais vous dire ?

— Non, répondirent-ils.

— Alors, ce n'est pas la peine que je perde mon temps pour expliquer ma doctrine à des personnes aussi stupides.

Le jour suivant, il monta en chaire et demanda :

— O fidèles croyants, savez-vous de quoi je vais vous parler ?

— Oui, oui, nous le savons. s'écrièrent joyeusement les assistants.

— Alors, si vous le savez, ce n'est pas la peine que je vous le dise.

Le troisième jour, le prédicateur leur ayant posé la même question, ils répondirent :

— Certains le savent et d'autres l'ignorent.
— Eh bien ! déclara-t-il, que ceux qui le savent l'apprennent à ceux qui ne le savent pas.



A côté du bonheur.

— Tu as l'air tout ennuyé, dit-il, j'ai appris que ta mère est malade, est-ce que je peux t'être bon à quelque chose ?

— Oh ! dit-elle, non, pas bien... je cherche quelqu'un pour aller à la pharmacie, mon père est loin, mais ce n'est pas toi qui peux...

— Pourquoi pas ?... mais oui, est-ce que ton père a le char ?

— Non... mais tu n'es pas tout seul. Le jeune homme tressaillit, et, comme s'il l'avait oubliée, se tourna vers la jeune fille qui, à deux pas écoutait, l'air plutôt mécontent.

— C'est Mlle Mindroit, ma fiancée, dit-il, elle sera toute contente de faire une promenade en char.

— Non, dit nettement Mlle Mindrot, j'aime autant aller tout droit chez vos parents.

— Oh ! dit Juliette, je ne peux pas accepter, Samuel, je m'en vais demander à Auguste.

— Non, ça retardera... Le cache-collier est toujours dans la remise, n'est-ce pas ?... je sais bien où est le bide... Au revoir, Mathilde, dommage que vous ne veniez pas...

En moins de rien, et sans ménager son habit du dimanche, il avait attelé, quarante-cinq minutes plus tard, Samuel rapportait les remèdes, et repartait à la hâte, comme s'il eût craint un danger.

Des jours passèrent, longs et pesamment tristes, avec des alternatives d'espoir et de lourdes rechutes dans l'horrible crainte. Hector et sa femme, de temps en temps, venaient, s'asseyaient près du lit, disaient quelques mots et repartaient. Le père Destral, tout le jour, errait tristement, commençant un ouvrage, le laissant pour venir aux nouvelles, s'asseyait près de la malade, lui prenait la main, et s'en retournait avec de grosses larmes qui tombaient sur sa moustache. La tante Amélie était là, effacée et silencieuse, elle faisait l'ouvrage, pensait à tout, mais Juliette ne laissait à personne le soin de garder la malade. Elle était là le jour, elle était là la nuit, sommeillait un moment sur un canapé, s'éveillait en sursaut, et, tremblante, s'approchait du lit, avec, chaque fois, l'horrible crainte de ne trouver qu'un froid cadavre. Elle veillait seule, une nuit. La malade se sentait mieux. La fièvre était quelque peu tombée, elle dormait plus paisiblement qu'elle ne l'avait fait depuis bien des jours. Penchée sur le lit, Juliette l'écoutait respirer.

— Maman, murmurait-elle, le cœur gonflé de joie, maman, tu vas te guérir... comme nous allons être heureux, comme j'oublierai tout ce qui me semblait être des malheurs, comme je te montrerai que je t'aime.

La malade avait ouvert les yeux, ses yeux ternis et décolorés, mais qui avaient dû être tout semblables à ceux de Juliette, et, avec tendresse, regarda sa fille.

— Juliette, dit-elle, promets-moi quelque chose.

— Quoi, maman ?
— Promets-moi que quand Samuel Fayot te redemandera, tu l'accepteras.

Juliette avait rougi.
— Mais, maman, il est fiancé, on dit qu'il se marie le mois prochain.
— Fiancé !... mais c'est impossible !

La malade s'était redressée avec un air si angossé que Juliette, aussitôt, se rétracta.

— Ah ! dit-elle, je me trompe. c'est de son frère Henri qu'on m'a dit ça.

— Que tu m'as pourtant fait peur !... Il me semblait bien... Vois-tu, c'est le mari qu'il te faut... promets-moi que tu ne le refuseras pas.

— Oh oui, maman, je te le promets ! s'il me demande de nouveau... et tu te feras une belle robe pour la noce.

La malade resta un moment silencieuse, ses mains maigres et noueuses posées sur le lourd édredon.

— A présent, dit-elle enfin, je suis bien plus tranquille.

Le mieux ne dura pas un jour. Le lendemain, déjà, tout allait mal. La fièvre était remontée, et la toux sèche et déchirante torturait le pauvre corps maigre et sans force. Les yeux et les lèvres serrées, Juliette regardait mourir sa mère... Ainsi, cette chose affreuse allait se passer... Malgré qu'elle avait supplié le bon Dieu de lui laisser sa mère, il la prenait et la laissait souffrir affreusement... Oh ! c'était injuste, injuste... Si le bon Dieu était ainsi, de qui fallait-il espérer quelque chose, alors ?... Puis, de nouveau, elle appelait : Mon Dieu, mon Dieu, ne me prends pas ma maman, guéris ma maman qui est si bonne, mon Dieu, ne vois-tu pas que je ne peux pas me passer d'elle... Il ne faut pas qu'elle meure ! entends-tu, mon Dieu, il ne faut pas !...

Elle mourut pourtant. La nuit suivante, après avoir sommeillé, elle s'éveilla tout à coup et regarda autour d'elle comme si quelqu'un l'appelait... son regard s'arrêta sur sa fille, puis elle eut un grand soupir... Le père Destral, la tête dans ses mains, éclata en sanglots, et la tante Amélie, doucement, ferma les yeux qui ne voyaient plus.

XVIII

Aussi longtemps que Juliette fut dans l'état de noire tristesse où l'avait plongée la mort de sa mère, la tante Amélie resta près d'elle. Mais le jour où elle vit la jeune fille sourire à une boutade d'un ami d'Hector, que celui-ci amenait souvent, elle songea à une autre tâche et à d'autres devoirs. Un matin de juin, elle partit pour aller chez un de ses frères qui avait un gros train et plusieurs ouvriers pendant les foins. A Clairmont aussi, on faisait les foins. Le père Destral avait un bon domestique et Hector entre ses heures de service et les jours de congé, ne manquait pas de venir donner un coup de main à son père qui n'avait plus de rancune.

Hector amenait souvent son ami Amédée. C'était un brave garçon qu'on aimait tout de suite à cause de son air franc et gai. Il plaisait aux jeunes filles pour d'autres causes encore, d'abord parce qu'il était la galanterie même, puis parce qu'il s'habillait avec une certaine recherche et qu'il faisait son nœud de cravate à la perfection, puis parce qu'il était employé dans une banque, et offrirait à sa femme une situation fort enviable. Lorsqu'il venait, il prenait une fourche et allait au champ, travaillait ferme un moment, mais bientôt, trouvait un prétexte pour aller du côté où était Juliette.

Juliette s'était remise au travail. Elle faisait rapidement les repas, courait à la vigne, mettait le ménage en ordre quand elle pouvait, et souvent, la tête dans ses mains, pleurait dans la cuisine silencieuse où tout lui rappelait le beau passé. C'était un samedi soir. Amédée était venu chercher un outil, et en passant, parce qu'il savait Juliette dans la cuisine, il était entré. Debout, appuyée contre la fenêtre, elle pleurait doucement, sans cacher son visage. Quand elle entendit le jeune homme, elle se retourna, et resta là, confuse, le visage marbré, plus touchante que jolie. Il la regarda avec émotion, et lui prit la main.

— Pauvre petite, dit-il, ça me fait tant de peine de vous voir pleurer.

Elle essaya un sourire, mais les larmes coulèrent de nouveau.

(A suivre). Louise Musy.

MAYONNA.

La Fabrique suisse de Citrovine produit depuis quelque temps une sauce pour salade prête à l'emploi, **Mayonna**, se composant d'huile d'olive vierge, de Citrovine, de jaune d'œuf et de sel. **Mayonna**, mise en vente dans des flacons clairs, propres et appétissants, est donc un mélange d'ingrédients naturels de toute première qualité, satisfaisant toutes les exigences de la diététique rationnelle moderne.

En nos jours de hâte et de précipitation, où plus que jamais, « le temps est de l'argent », le besoin d'une sauce pour salade naturelle, invariablement bonne et prête à l'emploi se fait sentir d'une façon toujours plus pressante. **Mayonna** répond à ce besoin.

Deux règles pour l'assaisonnement de la salade :
1. Ne pas laisser d'eau dans le saladier.
2. N'employer que très peu de **Mayonna** à la fois.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Le Capitaine Craddock ». Le plaisir pris par chacun à la vision, à l'audition, à la perception totale de ce film léger, élégant, fin, spirituel et discret, incite le Cinéma du Bourg à le prolonger d'une semaine.

La musique de Werner R. Hemann est un nouveau succès pour cet heureux compositeur qui déjà nous avait donné « Le Chemin du Paradis » et « Princesse à vos Ordres ».

L'histoire est amusante, pleine de fantaisie et d'humour. Le flirt est royal, la reine (Kate de Nagy) jolie et gracieuse, le marin (Jean Murat) élégant et énergique.

« Les Gars del a Marine » et la Reine de « Pontenaro » continueront donc cette semaine à passer « Une Nuit à Monte-Carlo ».

Les enfants sont admis en matinée non accompagnés.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Achetez votre BLANC
Aux Tisserands
4, Rue Madeleine
pres de l'Hôtel de Ville
Lausanne
A. LÉVY

Avec **Citrovine**
salades et plats au vinaigre deviennent
exquis et sains
1 litre de Citrovine contient
l'acide d'environ 25 citrons.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

MEUBLES PERRENOUD
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne